

Patrick Boucheron, Ce que peut l'histoire

Leçon inaugurale, Collège de France, 17 décembre 2015

L'audio de la Leçon inaugurale est en ligne. La vidéo également.

<http://www.college-de-france.fr/site/patrick-boucheron/inaugural-lecture-2015-12-17-18h00.htm>

dans ce fichier en cours de rédaction

+ Extraits publiés dans la presse (dont *Rue 89*)

+ notes personnelles (en premier jet. relecture à suivre)

+ **Revue de presse** autour de cette leçon inaugurale : <http://clioweb.canalblog.com/tag/boucheron>

Présentation sur le site du Collège

« Ce que peut l'histoire »

Cette leçon inaugurale présentera les ambitions et les enjeux d'une « **Histoire des pouvoirs** », mais aussi une réflexion d'ensemble sur les pouvoirs de l'histoire aujourd'hui. En abordant tour à tour l'histoire du Collège de France (et du genre même des « leçons inaugurales »), de l'invention par Michelet du concept de Renaissance et des transformations contemporaines de l'idée de Moyen Âge, on tâchera de se « donner » une période d'étude (XIIIe-XVIe siècle) qui, enjambant les frontières académiques, définit quelque chose comme un entre-temps. Il ne s'agit pas de lui conférer une consistance propre, pas davantage qu'on ne cherche à faire de « l'Europe occidentale » autre chose qu'une province de l'Ancien Monde. Il ne s'agit pas non plus de ramener l'histoire des pouvoirs à la chronique désespérante de la domination. Car le crépitement d'expériences politiques qui caractérise ce temps incertain (et notamment dans le monde urbain) ne se réduit pas à une étape dans la construction territoriale ou étatique, la rationalisation ou la modernisation. Il constitue un foyer d'inventivité qui, définissant des potentialités inabouties du devenir historique, peut aujourd'hui encore servir de ressources d'intelligibilité pour notre contemporanéité. C'est en ce sens qu'il faut comprendre « ce que peut l'histoire » : non pas l'affirmation hautaine de sa puissance, mais l'ouverture d'une possibilité ».

« Il y a un mois, je suis retourné place de la République ...

Comme tant d'autres, avec tant d'autres, incrédules et tristes. Le soleil de novembre jetait une clarté presque insolente, scandaleuse dans sa souveraine indifférence à la peine des hommes. Depuis janvier 2015, comme une houle battant la falaise, le temps passait sur le socle de pierres blanches qui fait un piédestal à la statue de Marianne.

Le temps passait, les nuits et les jours, la pluie, le vent, qui délavait les dessins d'enfants, éparpillait les objets, effaçait les slogans, estompant leur colère. Et l'on se disait: c'est cela, un monument, qui brandit haut dans le ciel une mémoire active, vivante, fragile; ce n'est que cela, une ville, cette manière de rendre le passé habitable et de conjindre sous nos pas ses fragments épars; c'est tout cela l'histoire, pourvu qu'elle sache accueillir du même front les lenteurs apaisantes de la durée et la brusquerie des événements.

Parmi les fleurs, les bougies et les papiers collés, j'ai vu une page arrachée à un cahier d'écolier. Quelqu'un, à l'encre bleue, d'une écriture sagement appliquée, y avait recopié une citation de Victor Hugo * . Depuis la veille au soir, déjà, la toile bruissait de ce nom propre, en plusieurs langues et divers alphabets. Au même moment, un collectif de grapheurs retrouvait dans une vieille locution latine la rage d'espérer, ramenant à la noire lumière d'aujourd'hui la devise parisienne qu'on gravait pour la première fois sur un jeton en 1581.

« Et que ceux qui se flattent de leur désespérance en tenant boutique de nos désarrois, ceux qui s'agitent et s'enivrent aux vapeurs faciles de l'idée de déclin, ceux qui méprisent l'Ecole au nom des illusions qu'ils s'en font, tous ceux qui, finalement, répugnent à l'existence même d'une intelligence collective, que ceux-là se souviennent de ces jours. Car la littérature y fut aussi, pour beaucoup, une ressource d'énergie, de consolation et de mobilisation ».

Je rentrais chez moi et me plongeais dans les grands livres illustrés à la reliure rouge qui m'accompagnent depuis l'enfance. À chacun de mes anniversaires, mon grand-père m'offrait un volume de cette édition ancienne et populaire des œuvres complètes de Victor Hugo. J'y retrouvai, en entier, la chose vue place de la République. C'est au troisième livre des «Misérables», au premier chapitre intitulé «Paris étudié dans son atome», ode au gamin de la capitale qui raille et qui règne. On y lit ceci :

*** « Tenter, braver, persister, persévérer, être fidèle à soi-même, prendre corps à corps le destin, étonner la catastrophe par le peu de peur qu'elle nous fait, tantôt affronter la puissance injuste, tantôt insulter la victoire ivre, tenir bon, tenir tête voilà l'exemple dont les peuples ont besoin » (...)**

Ce qui tient bon, ce qui tient tête, c'est pour Hugo la ville dans ses formes matérielles, dans l'insistance ténue et sonore de ses lieux mêmes, et l'on reconnaît ici cette vieille idée humaniste, toujours démentie par l'expérience, jamais vraiment récusée pourtant, qui consiste à croire qu'un assaut de beauté et de grandeur saura braver la méchanceté du monde.

Mais ces formes urbaines ne sont rien sans l'énergie sociale qui les anime, les énonce et les transforme. Elles persévèrent, pourvu qu'elles ne se figent jamais. Elles persistent dès lors qu'elles n'insistent pas. Elles demeurent en mouvement, si l'on veut bien prêter l'oreille à la familière étrangeté de cette expression, « demeurer en mouvement » qui dit tout à la fois ce qui nous habite, nous élance et nous éloigne. Car si « Paris représente le monde », tel était le titre la première leçon que Jules Michelet prononçait au Collège de France le lundi 23 avril 1838, c'est parce que je lis ses derniers mots, « tous les peuples y affluent pour y puiser les éléments de leur civilisation, c'est le grand carrefour où vient aboutir la route des nations ».

P. Boucheron, «Paris représente le monde: Jules Michelet, 23 avril 1838», dans *Moyen Âge et Renaissance au Collège de France*, P. Toubert et M. Zink dir. Paris Fayard, 2009

Les peuples, les nations, le carrefour des civilisations, mesdames messieurs, rassurez-vous je ne vous infligerai pas ici ce discours du XIXe que la solennité des lieux et la gravité des temps risque toujours d'inspirer à qui entre dans ces murs. Le geste inaugural de Michelet est si puissant que toute prétention à le répéter ou même simplement à s'en autoriser ne serait que singerie, soit indifféremment puérilité ou sénilité. Or nous sommes dans l'âge adulte, et par conséquent fatigués du prophétisme.

13^{ème} minute - Que peut l'histoire aujourd'hui ? Que doit-elle tenter pour persister et rester fidèle à elle-même ? Telle est la question, grave sans doute que je souhaite poser aujourd'hui en ces lieux et devant vous. S'y entend peut-être en écho le cri de Spinoza, cette manière d'ontologie qui se dit dans les termes de l'éthique : « nul ne sait ce que peut un corps ». Pouvoir ? Qu'est-ce à dire ici ? Il ne s'agira pas de réclamer de manière solennelle et martiale quelque chose pour l'histoire. Rétive à sa puissance, elle ne se rend maîtresse de rien. Pas davantage on ne revendiquera quoi que ce soit pour les historiens. Qu'ils se chagrinent parfois de s'éloigner de l'oreille des puissants ne nous importe guère. Il faudra plutôt ce que peut l'histoire, ce qu'elle peut vraiment, ce qu'elle peut encore, entendez à la fois ce qui lui est possible, et ce qu'elle est en puissance.

Et maintenant, au moment de dire mon immense gratitude pour l'honneur que vous m'avez fait en m'élisant sur cette chaire des pouvoirs en Europe occidentale du XIIIe au XVIe, permettez-moi un aveu : j'ai lu vos leçons inaugurales, et celles de vos prédécesseurs, jusqu'à vos plus lointains devanciers, je les ai lues par devoir, désir de bien faire ou simplement pour tromper mon attente. Car j'ai longtemps attendu pour comprendre ce qu'on attendait de moi. Je ne cherchais pas l'inspiration, je m'assurais seulement que j'aurais la patience, l'audace peut-être, l'humilité pour ne pas manquer la parole qui m'attendait. Et voilà qu'aujourd'hui reviennent en cortège toutes les émotions qui s'expriment en pareille circonstance.

Ce sont l'effroi, mêlé d'une joie féroce, le fait d'être irréductiblement seul, et se sentir pourtant si nombreux. Le désir presque animal de fuir au loin pour ne pas y être et en même temps les mots qui cognent à vos tempes pour vous ramener au désir de s'assembler. La fierté bien entendu qui tantôt vous soulève et tantôt vous écrase. La honte aussi face à un privilège tellement extravagant. L'évidence presque comique du sentiment d'indignité ; le passé si lourd qu'il pèse comme un couvercle. Tout cela a été dit cent fois, et pourtant tout cela est strictement vrai, à commencer par la réticence à commencer.

16 - Ne pas prendre la parole, mais se préparer à devenir celui d'où vient le discours, en se laissant envelopper par lui. Je lis et je relis ces pages inoubliables de « L'ordre du discours » de Michel Foucault, comprenant que cet ordre est d'autant plus impérieux qu'il n'a pas à énoncer ses commandements. Je lis et les relis fiévreusement car j'y vois une alerte toujours brûlante qui permet de se prémunir contre la violence du dire. De ne pas se laisser griser par sa puissance injuste.

Mais qu'y a-t-il de si périlleux dans le fait que les gens parlent et que les discours indéfiniment prolifèrent ? Où donc est le danger ? Telle est la seule question qui vaille aujourd'hui, tant elle appelle une réponse qui risque de nous surprendre, de nous heurter, de nous déplaire. Car les grands périls sont en même temps ceux qui s'annoncent bruyamment par eux-mêmes et ceux plus inaperçus que l'on risque de précipiter en voulant les prévenir. <http://libertaire.free.fr/Foucault64.html>

La leçon sur la leçon de Pierre Bourdieu peut se lire comme la glose douloureuse de ce passage. Ni cynisme, ni pulsion suicidaire, le sociologue pensait qu'en brisant le charme de l'autorité académique, il n'affaiblissait en rien son régime de vérité, mais bien au contraire le fondait en raison. Car il croyait aux vertus libératrices de ce qui est sans doute le moins illégitime des pouvoirs symboliques, celui de la science, spécialement lorsqu'elle prend la forme d'une histoire des pouvoirs symboliques. S'il disait cela ici même, c'est aussi surtout parce qu'il ne concevait pas d'hommage plus digne adressée à une institution entièrement à la liberté que de prendre avec elle quelques libertés.

http://pierrebourdieuunhommage.blogspot.fr/2011/08/en-ligne-pierre-bourdieu-autour-de_26.html

Où donc est le danger ?

Une bonne partie de l'œuvre de Roger Chartier se situe là, ce lieu de rencontre où il reconnaît ce qu'il appelle dans sa leçon inaugurale la crainte contradictoire qui a habité l'Europe moderne et qui nous tourmente encore. D'un côté l'effroi devant la prolifération incontrôlée des écrits, l'amas des livres inutiles, le désordre du discours. D'un autre, la peur de la perte, du manque, de l'oubli. Nous sommes au cœur de la tourmente. Qui ne voit qu'elle prend aujourd'hui deux formes assourdissantes ? Celle des bavardages incessants et celle du grand silence apeuré. Nous ne pourrions les affronter que par une conjuration de patience, de travail, d'invention, de courage, d'amitié. Une conjuration de l'intelligence qui trouve sa forme dans l'ordre des livres dont je veux défendre la cause. Lire c'est s'exercer à la gratitude. Celle que je ressens pour Roger Chartier est si profonde et sincère qu'elle ne peut se dire qu'avec les mots que je viens d'employer. Il faut ajouter la bienveillance sans laquelle l'intelligence n'est qu'une vilaine manie et celui de générosité qui caractérise sa manière de dire et de faire.

Remercier ses protecteurs, présenter ses intentions, telles étaient les deux tâches principales que se donnaient déjà les premiers lecteurs royaux au XVIe. La manière dont les formes du discours antique d'apparat parvinrent jusqu'à eux constitue en elle-même une illustration de l'élan humaniste dont le Collège ne cesse depuis lors de réactualiser l'ambition, l'énergie et la nécessité.

19 - A la rentrée 1534, Barthélemy Masson dit Latomus, nommé à la chaire d'éloquence latine, prononce sa leçon. C'était au collège Ste Barbe, le Collège créé en 1530 n'ayant pas encore de locaux. Guillaume Budé l'avait d'abord voulue comme une encyclopédie vivante bâtie sur la pierre vive de la parole des maîtres. Budé recommanda Latomus au roi. Né à Aarlon, Latomus enseigna à Trèves, Cologne, à Louvain où il fit la connaissance d'Erasmus. Sa leçon de 1534 est la première à avoir été conservée.

Latomus y confesse la crainte de décevoir, réclamant de ses amis qu'ils l'aident à ne pas fléchir sous le poids des responsabilités. Aussi mentirai-je si je prétendais qu'aucune timidité ne m'envahit. Il y avait de quoi. La tâche qui l'attendait consistait à rien de moins qu'à sortir l'humanité des ténèbres. Il raconte l'histoire de la Renaissance telle qu'alors elle s'invente et s'exalte. Il y eut d'abord Athènes et Rome qui florissaient non seulement par l'éclat de leur génie mais par la gloire de leur empire. Sur cette grande félicité s'abattit la tempête scythe, ennemi des Lettres, hideuse et dévastatrice de tout. Il s'en suivit un ravage immédiat non seulement des vertus privées dans le cœur des hommes mais aussi [un effondrement] de l'empire et de la domination. Voici donc les hommes plongés dans l'obscurité du MA, *in tenebris* qui est aussi une éclipse de la puissance. Dans la nuit théologique, certains savants avancent à tâtons, tels des voyageurs sans boussole, ils s'enfoncent dans les ornières des marais. A l'Ouest vint une clarté soudaine : il y a huit cent ans. C'était au temps de Charlemagne, et c'est à nouveau l'empire. Dans le feu pâle de cette renaissance, se devine ce qui pourrait être l'Europe occidentale. Un mince ruisseau de science se détourna de ses sources italiennes, presque taries d'ailleurs, coula vers la France et de là se répandit bientôt dans les régions voisines. Feu de paille, faux départ, les ténèbres l'emportent à nouveau, à peine striés par quelques brefs éclairs de renaissances intermittentes. Il n'empêche. A de nombreux endroits, les hommes vivaient de façon farouche et affreuse, mais ce n'est plus le cas à présent, s'enflamme Latomus. Aujourd'hui, tout est rétabli, restauré, purifié, fortifié pour la plus grande gloire de l'Etat.

On reconnaît dans ce discours la grande rhétorique de la séparation des temps qui, d'un même mouvement, produit des deux périodes qu'elle écarte, Moyen-Age et Renaissance. On comprend aussi combien la légende de fondation du Collège est intimement liée à ce geste même. Aussi pourra-t-on trouver sacrilège d'enjamber dans ces murs la coupure voulue par les humanistes. C'est qu'il y a peu d'institutions qui mêlent aussi inextricablement que celle-ci « Souvenirs, fictions et croyances » pour reprendre l'intitulé du premier cours que j'y donnerai cette année. En mettant ce puissant imaginaire à l'épreuve d'une histoire des pouvoirs, on devine la chronique beaucoup plus heurtée d'une fondation fragile et hésitante. Point de commencement ici, mais une suite incertaine de recommencements, s'attardant jusque dans les années 1560.

Rien assurément qui n'ai la netteté acidulée des grands tableaux d'histoire de la Restauration. Ainsi cette composition peinte par Guillaume Guillon Lethière en 1824 accueillant les nouveaux professeurs dans la salle d'Assemblée par un mensonge historique effronté : on y voit l'imposante stature du roi fondateur François 1er

bien entouré, puisque Léonard de Vinci lui-même l'honore de sa présence (11 ans après sa mort en 1519).

On comprend à le voir combien il est difficile aux historiens de la Renaissance de sortir de l'étouffant huis clos d'Amboise où Léonard, spectre increvable n'en finit pas d'agoniser dans les bras du roi. Ils savent bien pourtant que ce qui trouve refuge à Paris est un rêve humaniste européen commencé à Alcalá, Louvain, Oxford, Rome, mais aussi Milan, comme ils savent que les théologiens de la Sorbonne menés par Noël Bédier, leur doyen, n'étaient pas les infâmes obscurantistes que l'on dit.

24 - Rien n'y fait. Michelet est passé par là, la Renaissance existe puisqu'il l'a réinventée. Elle n'existe pas autrement qu'en tant que création poétique. Mais en ce sens elle est irrécusable. Il est très rare que l'histoire en tant que littérature atteigne ce point d'invulnérabilité. Mais lorsqu'elle y parvient, l'histoire en tant que discours savant et engagé ne peut plus rien contre elle. Personne ne fera que Michelet n'ait pas relancé jusqu'à nous la Renaissance et personne ne pourra même s'affranchir des termes par lesquels il la fait exister.

Encore doit-on pouvoir les décrire avec précision. Avant de trouver l'Italie pour patrie, et le siècle pour intrigue, l'éternelle Renaissance fut d'abord sous sa plume l'infatigable mouvement de l'esprit qui ne cesse de courtiser l'autorité du passé en cherchant des âges d'or derrière lui. Ce qui est on le sait bien un trait général que les modernes prêtent libéralement à la période médiévale.

Mais de quel Moyen-Age parle-t-on ?

Celui dont Michelet brossait les contours lors de sa leçon de 1838 reliait d'un même élan la scolastique du XIIIe à l'humanisme du XVIe, d'Abélard à Pierre de la Ramée se déploie la grande aventure du libre examen. L'histoire de la philosophie médiévale ne démentirait guère aujourd'hui une telle chronologie, pas plus qu'elle ne contesterait la puissance émancipatrice de la raison scolastique. Lorsqu'il est nommé en 1551 sur la chaire de mathématiques et de philosophie grecque, Pierre de la Ramée dit Ramus naît dans une humble famille de laboureurs près de Noyon, arrive à Paris comme domestique d'un écolier du collège de Navarre, devient ce lutteur indomptable qui s'attaque au corpus aristotélicien. « Ramus, en enseignant la jeunesse, était un homme d'Etat » écrira de lui Etienne Pasquier qui fut son auditeur admiratif. Sa leçon du 24 août 1551 fut publiée, précédée d'une dédicace au cardinal de Lorraine qui précisait « qu'elle fut prononcée au milieu d'une si grande affluence de monde que plusieurs personnes à demi asphyxiées ont dû être emportées hors de la salle, et que l'orateur lui-même pris d'un accès de toux a failli être suffoqué ». Vous comprenez mieux sans doute pourquoi l'intitulé même de la chaire que je défends ici se tient à distance respectueuse de ces deux périodes, Moyen-Age et Renaissance. Leur tradition est si illustre au Collège de France qu'elle oblige inévitablement ceux qui s'y conforment à reprendre à leur compte le puissant récit qu'ils enclenchent.

Pierre de la Ramée (1515-1572)

http://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre_de_La_Ramée

25 - annonce du cours à venir en janvier les lundis de 11 à 12 heures

« **Souvenirs, fictions, croyances. Le long Moyen Âge d'Ambroise de Milan** »

Sur le site du Collège de France :

« À travers l'histoire politique du souvenir d'Ambroise, saint évêque et patron de la ville de Milan, on visera une analyse critique de la notion de religion civique et, plus globalement, de l'articulation entre souveraineté et sacralité. S'appuyant sur les acquis d'une recherche individuelle et d'une réflexion collective (voir Patrick Boucheron et Stéphane Gioanni dir., *La mémoire d'Ambroise de Milan. Usages politiques et sociaux d'une autorité patristique en Italie (Ve-XVIIIe siècle)*, Paris-Rome, Publications de la Sorbonne-Publications de l'École française de Rome, 2015), le cours tentera de mettre en forme, sur le mode de l'enquête généalogique, et dans la perspective d'un livre à paraître, une histoire de la disponibilité sociale d'une mémoire disputée... » *suite sur le site web du Collège.*

« **Les effets de la modernité : expériences historiographiques** »

séminaire à partir du 12 avril 2016

« Le séminaire tentera de faire d'une interrogation sur la périodisation historique l'amorce d'une réflexion plus ambitieuse. Car en repoussant les « fins » du Moyen Âge, on espère décaler les termes de la modernité, c'est-à-dire inquiéter les mots d'un discours trop convenu sur l'avènement glorieux des temps modernes. Réévaluer les rationalités anciennes, les comparer avec celles qui nous semblent radicalement autres seulement parce qu'elles sont seulement lointaines : telles sont les tâches qui incombent aux historiens d'aujourd'hui. Les fins du Moyen Âge désignent aussi les finalités de son étude : il ne s'agit pas seulement d'entreprendre la généalogie des pouvoirs, mais bien de repérer, dans cette période du passé ainsi défini, les foyers d'inventivité et de créativité politiques qui demeurent toujours actifs pour la compréhension des sociétés contemporaines »

27 - Or **l'histoire peut aussi être un art des discontinuités en déjouant l'ordre imposé des chronologies, elle sait se faire proprement déconcertante. Elle trouble les généalogies, inquiète les identités, et ouvre un espacement du temps où le devenir historique retrouve ses droits à l'incertitude devenant accueillant à l'intelligibilité du présent.** Je vais donc dire à partir de maintenant XIII-XVIe, mais entendez bien que rien ne

commence vraiment au XIIIe ni se s'achève au XVIe. Une période est un temps que l'on se donne, on peut l'occuper à sa guise, le déborder, le déplacer, on n'a aucune obligation d'en faire une chose existant par elle-même, une chose.. vivant de sa vie propre, une chose qu'il s'agirait de placer dans une collection d'autres choses et de défendre contre elles évidemment hostiles qui les précèdent ou les (suivent). Car ce temps n'est pas le passage obligé d'un devenir orienté qui les dépassant rendrait caduques ces formes anciennes. Il est ce passé accumulé dont l'archéologie vise les couches toujours actives, utiles à une compréhension du fait politique aujourd'hui. Renonçant au pouvoir de la nommer, au moins peut-on s'attacher à décrire la période de l'histoire que l'on envisage.

Elle se situe au-delà de ce que les historiens médiévistes appellent désormais « la coupure grégorienne ». A la décrire, leur style se fait moins acéré que lorsqu'il s'agissait de trancher l'histoire de part et d'autre de l'An Mil. Cette coupure ne prend plus l'allure d'une incise nette, mais d'un trait épais, si épais qu'il s'élargit à la dimension d'un siècle, le XIIe. Comprenons bien. Ce que l'historiographie traditionnelle appelait « Réforme grégorienne » n'est pas seulement un fait d'histoire religieuse concernant la défense des biens matériels et des prérogatives spirituelles de l'Eglise, mais un réagencement global de tous les pouvoirs. un ordonnancement du monde autour du dominium ecclésiastique. L'ensemble repose sur une doctrine sacramentelle qui solde la querelle eucharistique dans un sens réaliste, c'est bien désormais l'efficace du sacrement, sa mise en œuvre par les clercs, sa réception par les laïcs qui fonde l'appartenance à l'Ecclesia.

Cette institution suppose donc un acte de séparation - exclusion des juifs, des infidèles, des hérétiques, de tous ceux que le discours ecclésial confond dans une même réprobation, parce qu'ils ne prêtent pas foi à la validité des sacrements de l'Eglise, donc au statut des prêtres. Car telle est l'autre séparation, faisant de l'opposition entre clercs et laïcs non plus seulement une distinction fonctionnelle d'ordo, mais une différence essentielle de genus, définissant deux formes de vie, l'une terrestre, l'autre céleste.

Elle renvoie à l'essentiel, soit au sexe et à l'argent, autrement dit à ce qui meut le corps selon ces deux façons de vivre écrit Hugues de St Victor. Il existe deux peuples, et dans ces peuples, 2 pouvoirs, auctoritas et podestas. Dès lors, que l'autorité ecclésiale se spiritualise, la seigneurie des laïcs se sécularise, l'une et l'autre liquidant l'ancien christianisme impérial et monastique hérité de l'empire romain chrétien. Les réformateurs du XVIe ne s'y tromperont pas, s'attaquant à ces innovations qu'ils jugeaient contraires au message évangélique. Il faut donc entendre par Ecclesia non seulement l'Eglise, mais sa capacité à s'imposer comme une institution totale. Elle fait du christianisme non pas une religion, mais une structure anthropologique englobante et du gouvernement de l'Eglise une réalité coextensive à la société toute entière.

« Qui ne voit aujourd'hui combien sont sinistres les idéologies de la séparation ? Qui ne saisit désormais les effets désastreux d'une vision religieuse du monde où chacun est assigné à une identité définie par essence ? En mettant à jour cette généalogie du *regimen* - l'art de gouverner les hommes - les historiens ont jeté une lumière sombre et crue sur ce qui constitue encore aujourd'hui notre modernité. S'y devine son noyau insécable, qu'on pourrait volontiers appeler l'énigme du théologico-politique. Elle est le propre de l'histoire occidentale, son reste inassimilable, car nous sommes encore redevables (qu'on le veuille ou non, qu'on le sache ou pas) de cette longue histoire qui fit du sacrement eucharistique la métaphore active de toute organisation sociale.

Reposant sur la théologie de l'incarnation, elle informe et contraint l'implicite d'une théorie de la représentation, entendue à la fois dans son sens figuratif (comment agissent les images pour rendre présente l'absence) et politique (comment s'organisent les institutions pour déléguer le pouvoir des communautés introuvables à des représentants). En ce sens, elle s'écarte des religions de la théophanie qui, comme l'islam, conforment leur théologie des images et leur théorie du pouvoir à cette autre modalité de la manifestation du divin, la pure présence. Nous sommes là au plus vif de la coupure théologico-politique occidentale, qui est, je le répète, acte de séparation »

32 - Orphelins des grands récits d'explication du monde - c'était pour le Moyen-Age le paradigme féodal - les historiens ne doivent pas pour autant se laisser fasciner par les théories de l'Ecclesia et du dominium.

Leur effort collectif a consisté depuis une vingtaine d'années à solder les vieilles querelles de périodisation internes pour articuler plusieurs transformations sociales autour d'un pli central que l'on peut appeler grégorien et qui recouvre un large XIIe. S'y superposent d'autres flexures, notamment celle - très concrète - de la territorialisation des rapports de pouvoir, qu'accompagne un changement profond dans le faciès archéologique urbain, dans la vie sociale des objets, dans l'histoire des aménagements environnementaux. Cette épreuve du réel doit permettre de cadencer les chronologies économiques, politiques, sociales, archéologiques, ce qui est sans doute le grand chantier collectif qui attend les historiens.

Comment ne pas dire ici la dette collective qu'ils ont contractée - que j'ai contractée - envers Pierre Toubert ?

Prenant appui sur le concept de renaissance du XIIe, dont disait-il le caractère européen est aveuglant, il a proposé ici-même une vision dynamique et ouverte de l'Occident méditerranéen faisant l'histoire de ce moment où la frontière d'équilibre avec l'islam ne s'était pas encore figée en frontière de conquête. En portant ce Moyen-Age à la frontière, il accomplissait cette promesse d'histoire totale qui doit être relevée aujourd'hui.

L'ambition grégorienne ne saurait donc se confondre avec la réalité politique des sociétés européennes au MA. Car celle-ci se caractérise dès le XIIIe par une opposition opiniâtre et multiforme à la domination de l'Ecclesia, dont la grande confrontation entre la monarchie administrative de Philippe le Bel et la théocratie pontificale de Boniface VIII n'est qu'un des épisodes les plus spectaculaires. Or sur quoi porte la confrontation ? Précisément sur la capacité des laïcs à s'emparer des instruments du pouvoir symbolique dont l'Eglise échoue à défendre le monopole. Voici pourquoi l'attention des historiens qui travaillent à comprendre la généalogie médiévale de la gouvernamentalité moderne s'est déplacée depuis une dizaine d'années. Leur effort a d'abord porté sur la description de l'engrenage étatique, l'état de guerre entraîne nécessité de l'armée permanente, donc d'un impôt qui la finance, donc d'assemblées représentatives qui le justifient. En déportant cette attention vers la compréhension des pouvoirs symboliques qui rendent possibles et pensables ces mutations, les historiens cèdent-ils à une fuite en avant dans l'idéalisme ? Je ne le pense pas. Pour avoir eu la chance d'accompagner cette mutation aux côtés de son infatigable promoteur, Jean-Philippe Genêt, je sais que les effets du pouvoir symbolique sont tout sauf symboliques. Ils consistent dans la mise en partage d'un monde de pensées, de valeurs, d'images et d'intentions que l'on peut appeler imaginaire, mais qui accède à une existence concrète dès lors qu'il devient socialement tangible.

35 - C'est bien en ce sens que l'histoire des pouvoirs que l'on proposera ici trouve son origine dans la révolution symbolique initiée par l'Eglise, mais ensuite capturée par les pouvoirs laïcs. On peut en énumérer les principales manifestations : essor des institutions scolaires, révolution des méthodes d'enseignement, développement conjoint des procédures cognitives de constitution contradictoire de la vérité en droit et en théologie, diffusion de la culture écrite, progrès de l'enregistrement documentaire, promotion des langues vernaculaires, diversification de la fonction des images et nouveau partage du sensible par une hiérarchisation de l'ensemble du système de communication. Autant de transformations lentes, qui s'amorcent bien avant, mais n'atteignent leur pleine efficacité sociale qu'au XIIIe, dans un contexte de diversité et de concurrence des pouvoirs.

Car il faut le redire avec netteté, le programme grégorien a échoué.

Le pape se voulait *doctor veritatis*, mais son église n'était pas une, traversée qu'elle était de tensions et de forces. La vérité qu'elle produit couvre le vaste monde de l'unité des savoirs arabo-latins. *La scientia et la ratio* des docteurs s'emparent de cette exigence déçue de vérité, la relèvent, la ressaisissent par le débat et la dispute, la rendant ainsi profuse et diverse, inventive, ouverte ; la raison scolastique étant le contraire de cette foi obtuse que fantasment aujourd'hui les fondamentalistes. Et voici que s'immisce entre le sacerdoce et le règne, le troisième pouvoir, celui du studium. Or ce qui s'observe dans le champ intellectuel vaut partout où s'insinue le pouvoir.

L'Europe occidentale entre au tournant du XII et du XIIIe dans une nouvelle période de son histoire que certains appellent second Moyen-Age et qui dans tous les cas constitue un petit long Moyen-Age mordant sur le XVIe. Un autre Moyen-Age sans doute - au sens de Jacques Le Goff maître joyeux de la déperiodisation - parce qu'il est le temps de la croissance urbaine, de l'expérience communale et du défi laïc. Il s'ouvre généreusement avec le banquet de Dante qui ne réserve pas aux seuls clercs le festin du pain des anges mais tient table ouverte pour tous ceux qui ont faim de savoir « dans ce monde qui va mal ». Bref, il est le temps des expérimentations politiques, qui ne se laissent pas réduire à la généalogie sagement ordonnée des souverainetés, des formations territoriales et des constructions étatiques. Un temps politique à la retombée des mirages théocratiques où s'ouvre l'entre-temps des expériences possibles.

Que signifie ici le politique ? Il y aurait beaucoup à dire sur ce mot. Pourquoi en faire fatalement le synonyme de superficiel ? C'est Marc Bloch qui parle en 1944, pour rendre compte d'un livre assez médiocre sur l'Italie médiévale, dans les *Mélanges d'histoire sociale* (tel était le nom des *Annales* dans la France occupée). Il n'avait cessé d'y écrire des comptes rendus, humblement, opiniâtrement, comme autant de petites victoires de la probité qui n'évite pas les grands désastres mais permettent de maintenir inentamée le nom de l'homme. Il le faisait sous le pseudonyme de M. Fougères. Lorsque paraît la sixième livraison des *Mélanges*, ces notices sont signées du nom de Bloch. Il sort de l'ombre parce qu'il est mort. Écoutons donc ce texte posthume.

Il y décrit parfaitement ce que pourrait être une histoire des pouvoirs qui rendrait sa profondeur au terme de politique. Je cite : « une histoire centrée sur l'évolution des modes de gouvernement, et le destin des groupes de gouvernés s'attachant à comprendre par le dedans les faits qu'elle a choisis, comme les objets propres de ses observations ». L'histoire sociale dont il est question ici ne se ramène pas à l'étude des formes culturelles de la domination, elle concerte au sérieux la force instituante du droit et la production sociale de l'Etat. Toutefois, elle

visé moins à analyser des doctrines ou à décrire des appareils de gouvernement qu'à comprendre par le dedans les faits et les objets où le pouvoir s'exprime et s'exerce.

39 - « Le propre du pouvoir est de faire advenir une réalité » écrit Foucault dans *Surveiller et Punir*. Il produit du réel, des domaines d'objets et des rituels de vérité. L'individu et la connaissance qu'on peut en prendre relève de cette production. Dès lors, en visant l'anthropologie politique des ces objets comme une phénoménologie pratique de ce que Machiavel appelait « la vérité effective de la chose », c'est comme si l'on se tournait vers les grandes parois où s'étalent les effets du bon et du mauvais gouvernement figurés par A. Lorenzetti dans le palais public de Sienne en 1338. Là où le pouvoir se montre le plus éloquent, puisqu'il rend visible en peinture ce qu'il espère et ce qu'il craint, mais là aussi où la vie est la plus vibrante, qui vous entraîne et vous empoigne. Tout pouvoir est pouvoir de mise en récit. Cela ne signifie pas seulement qu'il se donne à aimer et à comprendre par des fictions politiques, des fables, des intrigues, cela veut dire plus profondément qu'il ne devient réellement efficient qu'à partir du moment où il sait réorienter les récits de vie de ceux qu'il dirige. Dans le même temps, il expose de manière intelligible ce qui en nous traversant de tant de contraintes peut aussi nous libérer de leurs déterminations.

Ces nouvelles formes de gouvernementalité se rendent visibles dans les configurations monumentales des villes médiévales, lisibles dans leur programme de peinture politique ou de sculptures funéraires, tangibles dans les appropriations sociales qui en trament le sens. Elles sont actives et créatrices car il y a des actes d'image comme il y a des actes de langage, et ce sens leur pouvoir est aussi celui de l'efficace du signe. Elles sont au cœur de la révolution symbolique qui anime l'histoire des pouvoirs au moins jusqu'au XVIe qui est le moment où se diffuse de manière incontrôlable l'appétit de récit. Voilà pourquoi il me semble nécessaire d'accompagner cette histoire non jusqu'à son terme - elle ne s'achève jamais tout à fait sinon dans notre propre contemporanéité -, mais au moins jusqu'au seuil que produisent les effets différés de la révolution de l'imprimerie

Non pour le petit plaisir d'arracher aux modernistes un peu de la gloriole attachée à ce nom magique de « Renaissance », mais pour les soulager charitablement de ce que l'idée même de modernité porte aujourd'hui de désenchantement. Il en va en somme de la gravité dont Braudel chargeait l'histoire « qui se trouve aujourd'hui devant des responsabilités redoutables mais aussi exaltantes ». Ce sont les premiers mots de sa leçon inaugurale en 1950. A la relire aujourd'hui, on est impressionné par ce portrait de l'inquiétude de son temps, d'autant plus qu'il est comme le miroir inverse du notre. La guerre le hante, mais la guerre est passée. Tandis que s'ouvre devant lui l'énergie farouche, l'optimisme rageur de l'expansion des sciences de l'homme. Pourtant, sa leçon se termine de manière crépusculaire sur le soir du XVIe et s'achève par ces mots : « Lucien Febvre a l'habitude de parler *des tristes hommes d'après 1560* ». Tristes hommes, ces hommes exposés à tous les coups et à toutes les trahisons, à toutes les amertumes, à toutes les révoltes inutiles. Autour d'eux et en eux-mêmes, tant de guerres inexpiables. Hélas, ces tristes hommes nous ressemblent comme des frères. Et pourquoi ne ressembleraient-ils au fond, ces hommes qui virent s'abîmer en eux le grand rêve érasmien ?

43 - Serait-ce d'entrer dans les « guerres de religion » ? L'évidence est sans doute aussi faussement trompeuse qu'est limpide la période qui la nomme. Car si les historiens reconnaissent volontiers aujourd'hui le rôle de l'agitation eschatologique dans le déclenchement des violences, tous ne se résignent pas à n'y trouver que des causes religieuses. Dans le dernier tiers du XVIe, en France, mais pas seulement, ce qui caractérise ces sociétés confrontées au défi du pluralisme religieux, et par voie de conséquence à la nécessité d'une forme d'autonomisation de la raison politique, c'est bien la déstabilisation profonde de leurs identités collectives. Elles entrent alors dans un état où la guerre et la paix atteignent un seuil d'indistinction. L'appeler « guerre civile » a pour mérite de l'articuler à une histoire longue, que l'on songe par exemple au conflit franco-anglais des XIVe et XVe traditionnellement interprété comme une querelle féodale qui tourne mal puisqu'elle verse dans l'affrontement national. On gagne à les éloigner de ces catégories bien trop majestueuses, ici les religions, là les nations pour les décrire plus simplement comme une guerre civile qui s'étend bientôt aux dimensions de l'Europe. A ceci près que celle qui commence dans les années 1560 précipite des nouvelles forces de violence politique comme ces mises à mort en masse de civils désarmés appelés du nom de massacre. Celui de la St Barthélémy le 24 août 1572 vit la mort de Pierre de la Ramée, le philosophe indigné dont je parlais précédemment, ce qui fait une autre date, plus sombre et plus vraie à l'incertaine fondation du Collège de France. Effacement du gvt pastoral, constitution de la raison d'Etat, il y a bien des manières de nommer cette flexure plus profonde et plus lourde de conséquences pour l'idée que l'on peut se faire de notre modernité. Mais toutes concernent l'histoire des pouvoirs. La poursuivre de *La tempête* de Giorgione à celle de Shakespeare, la mener des *Essais* de Montaigne jusqu'au temps du Quichotte, et prendre ainsi en charge tous ces tristes hommes d'après 1560, c'est une manière de comprendre pourquoi depuis lors nous naissons fêlés, ébranlés, intranquilles.

Je cherche à saisir pourquoi cette faille très intime est en même temps une blessure si ancienne. C'est la cicatrice qu'a laissée en nous l'histoire et en particulier cette histoire de l'élargissement du monde au XVe car c'est bien cela qui anime l'admirable description que Montaigne fait de l'anthropophagie des Indiens du Brésil. Il y

mobilise tout ce qu'il peut de compréhension ethnographique pour se déprendre de ses préjugés, comparer et relativiser. Ce qui revient à admettre que l'on est toujours « l'autre » de quelqu'un. Mais il ne renonce pas pour autant au pari de l'universel. Alors, il peut dire, oui, ce sont des barbares mais ils le sont eu égard aux règles de la raison et non pas eu égard à nous qui les surpassons en toutes sortes de barbarie.

Qui est ce « nous » ? En lui ne vibre nulle émotion d'appartenance. S'il est aujourd'hui meurtri et au total fragilisé par **la déplorable régression identitaire qui poisse notre contemporanéité**, c'est parce qu'on l'éloigne ainsi de ce constitue le legs le plus précieux de son histoire, quelque chose comme le mal d'Europe. soit le sentiment vif d'une inquiétude d'être au monde qui fait le ressort puissant de sa grandeur et de son insatisfaction. Il y a lieu ni d'en être fier ni d'en avoir honte. Sachons au moins y reconnaître ce qu'il porte de désir de connaissance, comparer, se comparer, cela permet à Montaigne de (mesurer) ses propres croyances, et en particulier celle qui demeure toujours la plus tenace car tapie dans l'angle mort de la représentation, soit l'évidence de notre propre point de vue. En faisant de l'écriture le lieu de l'autre, on accomplit le geste humaniste par excellence. Et il n'est pas mensonger d'affirmer que le Collège de France comme institution n'a pratiquement jamais cessé de vouloir réarmer ce geste... Que l'on songe au mouvement même des intitulés de chaires des sciences de l'homme au XIXe, le motif comparatiste y est omniprésent, appliqué aux grammaires, aux langues, aux littératures, aux civilisations. Posant la compréhension des sociétés autres au cœur de son projet, la comparaison permet face à la sociologie de pratiquer des expériences de pensée en l'absence d'expérimentation véritable. En ce sens, toute histoire des pouvoirs ne peut être implicitement qu'une histoire comparée des pouvoirs. Si l'intitulé de la chaire à laquelle je vais tâcher de ne pas me montrer indigne nomme l'Europe occidentale, c'est seulement pour dénoncer les bornes de mon incompetence. Il en va des espaces comme des périodes : nul n'est sommé de les faire exister comme des choses justes et nécessaires au seul motif qu'il n'en connaît pas d'autres.

48 - Le terrain de l'Italie urbaine n'est point trop mal commode pour l'histoire qui va m'occuper, du moins comme point de départ. D'abord parce qu'il constitue un des laboratoires de la modernité politique européenne depuis le XIIIe, en particulier dans l'agencement social des pouvoirs symboliques, ensuite parce qu'on y reconnaît mieux aujourd'hui grâce notamment au développement de l'historiographie italienne cette pluralité des langages politiques d'origine civique, aristocratique, communautaire, factieuse qui trame au XIV et XVe le caractère composite, hétérogène et au total éminemment contractuel de ces constructions institutionnelles. Enfin parce qu'avec le choc en retour des guerres d'Italie, l'Europe du XVIe devient une Italie en grand. La décrire ainsi, permet d'échapper à ce que Bourdieu appelait dans son cours sur l'Etat l'effet de destin du possible réalisé, soit la lente construction étatique des identités nationales qui est éminemment réversible et toujours résistible.

Dès lors qu'on la prend au large, cette histoire parvient à dissiper l'illusion rétrospective des continuités. De la connexion au XIIIe des espaces de l'Ancien Monde jusqu'à la capture du Nouveau Monde au XVIe, son cadre d'intelligibilité ne peut être que global. Or l'on sait bien qu'à l'échelle eurasiatique, Afrique comprise, le rythme du monde bat à la cadence d'un métronome que personne ne connaît réellement mais dont nul ne peut tout à fait ignorer l'existence puisqu'il se trouve quelque part en Chine. Il s'agit donc moins de provincialiser l'Europe que de la dépayser, c'est à dire ultimement de la ramener à son étrangeté.

50 - Il faudrait pouvoir la décrire comme un géographe arabe, tel Idrisi qui écrivait au mi-temps du XIIe à Palerme pour le roi Roger II le livre de l'agrément de celui qui désire traverser les contrées. Le monde habité s'y organise en climats, bandes longitudinales qui s'étirent d'Est en Ouest, et s'étagent du Nord au Sud. Central, tempéré, le quatrième est le plus propice à la civilisation, c'est celui de l'islam et de la frange méditerranéenne de l'Europe toute perlée d'îles qui ont pour nom Majorque, Sardaigne, Sicile, Crète, Chypre. Les climats 5,6 et 7 s'enfoncent dans les franges septentrionales du monde froid. Partout Idrisi nomme les villes, les routes, les fleuves, décrit la qualité des eaux, l'étroitesse des passages, l'abondance des cultures. Si l'Europe parvient ainsi à faire irruption dans la géographie arabe, c'est parce que ce voyageur immobile, prince et savant, peut mobiliser outre les ressources administratives du palais de Palerme, les récits des marchands et des navigateurs, s'y devine ce monde réticulaire des passeurs et des traducteurs, des communautés marchandes et des diasporas juives, tout un monde de comptoirs, de transactions, de confiance au long cours. Telle est armature véritable des pouvoirs en Europe occidentale. bien loin des aplats colorés des cartes de nos enfances. Et quel orgueil mal placé blesserais-je en disant que cette Europe occidentale ne s'intégrait alors au monde qu'en tant qu'elle était une périphérie de l'empire islamique ? http://chroniques.bnf.fr/archives/sept2001/numero_courant/evenement/idrisi.htm

Lorsqu'à la fin du XIVe, Ibn Kaldoun reprend la description d'Idrisi dans son introduction à l'histoire universelle, c'est pour comprendre ce qui fait dévier le cours de cette étrange Europe de l'histoire impavide des empires. Car enfin, du XIIIe au XVIe, de l'expansion mongole aux conquêtes ottomanes, qui ne voit que la forme impériale domine l'histoire du monde ?

Il faut avoir les yeux rivés sur le destin bien étriqué de quelques monarchies nationales pour ne pas comprendre qu'en maints endroits de l'Ancien Monde et en particulier en Europe s'ouvre la potentialité d'un devenir impérial. Certains se réalisent en partie, comme dans les pays germaniques d'Europe centrale, dans les territoires des Angevins, des Plantagenêts, mais également en Sicile, en Aragon, en Castille. Il s'en faut de peu que des constructions étatiques que l'on pense à tort providentiellement vouées à la forme nationale, comme le royaume de France, ne cèdent au XVIe à la tentation impériale.

53 - Car **ce que peut l'histoire, c'est aussi de faire droit aux potentialités inabouties**, au futur non advenu. Voilà ce que signifie dépayser l'Europe. Elle n'a cessé de décrire le monde en faisant l'inventaire de ce qui lui manque. **Quel est le manque de l'Europe dans un monde d'empires ?** Où se trouve le cours aberrant de son devenir ? En inversant la charge de la familiarité et de l'étrangeté, on contribue à désorienter les certitudes les plus innocemment inaperçues. Nous sommes dans cette histoire comme les missionnaires et les explorateurs du temps de St Louis, partis si loin dans leur connaissance de l'Est qu'ils font de leur récit de voyage des carnets de dérouté, suivant la plus forte pente de l'imaginaire européen, celle de tous les romans d'Alexandre, ils marchaient héroïquement vers leur curiosité, renonçant à cet art de ne jamais se laisser surprendre qui caractérise aussi l'esprit du voyage occidental.

Comme l'a enseigné Gilbert Dragon, l'Orient est toujours une direction, tandis que l'Occident est une butée. Il a fallu renoncer à cette direction et se tourner vers l'Atlantique pour que les tristes hommes du XVIe donnent un sens à l'idée d'Europe occidentale, elle n'en avait que celui de Maghreb, le côté du couchant pour les Arabes. Cette fascination de la fatalité porte en elle le risque d'une détestation de soi infestée de rancœur. Devenant invivable, elle se soulage dans la désignation de peuples cibles, chargés de porter le fardeau de notre propre rejet. L'effroi de la pensée des modernes vient de là. Hamlet, le prince des derniers jours, roi d'une Moyen-Age attardé, au bord de l'extrême Occident, obsédé par ce temps si mal en point qu'il est sorti de ses gonds finit par s'exclamer : « j'aimais Ophélie », mais c'est devant la tombe de l'aimée. Yves Bonnefoy l'a dit : le trop tard d'Hamlet est le trop tard de l'Occident

Parler du déclin de l'Occident, c'est un pléonasme. Ce nom désigne la nuit qui vient. Pas la grande nuit respirante de la nature, plus le ciel étoilé, mais l'opacité dans même le jour, le plein noir dans lequel il arrive que les échafaudages s'effondrent.

55 - « **Pour ma part, je m'en voudrais beaucoup de ne pas casser l'ambiance de temps à autre.** Un historien ne sachant pas se montrer horripilant pratiquerait une discipline aimable, savante, plaisante sans doute pour les curieux et les lettrés, mais inefficace en termes d'émancipation critique ». Ceux qui se risqueraient à ne rien risquer s'abandonnant confortablement à la certitude muette des institutions, ceux qui rentreraient dans le jeu sans volonté d'y jouer un peu eux-mêmes, ceux-là prendraient sans doute tous les atours de l'esprit de sérieux, mais c'est leur discipline qu'ils ne prendraient pas au sérieux.

56

« Je voudrais encore dire quelques mots de la façon dont j'envisage d'honorer cette manière de faire.

jeudi 21 novembre 1985, Georges Duby, la rencontre d'une voix bienveillante, mais roide et solennelle

jeudi 28 novembre 1985. Duby vient d'apprendre la mort de Fernand Braudel.

N'était-ce pas trop tard pour devenir historien ? Ce n'est pas la grande tragédie shakespearienne, ma génération n'a rien vécu de grand. Disons que c'était contrariant... Nous avons vécu confortablement le temps de la décolonisation de l'empire braudélien des sciences humaines...Ce fut l'âge des grands scrupules. On nous les imposait pour des raisons nécessaires et honorables. N'oublions pas ce coup de froid jeté sur l'inventivité de l'intrigue historique par ce rappel à l'ordre du réel qu'exigeait la réponse à l'épreuve négationniste [...]

[Le métier d'historien ?] exige que **l'on se donne les moyens, tous les moyens, y compris littéraires, de réorienter les sciences sociales vers la Cité en abandonnant d'un cœur léger la langue morte dans laquelle elles s'empâtent.** C'est à une réassurance scientifique du régime de vérité de la discipline historique que nous devons collectivement travailler. Et j'ose la dire « scientifique » en ce lieu si singulier qu'est le Collège de France où se rencontrent à la fois et depuis si longtemps des textes anciens et des objets modernes, les premiers nous intimant l'ordre de les lire lentement, les seconds précipitant notre désir de répondre au plus vite aux urgences du présent. Pour que les premiers s'accordent aux seconds, il convient de réconcilier en un nouveau réalisme méthodologique l'érudition et l'imagination. L'érudition car elle est cette forme de prévenance dans le savoir qui permet de faire front à l'entreprise pernicieuse de tout pouvoir injuste consistant à liquider le réel au nom des réalités. L'imagination, car elle est une forme de l'hospitalité et nous permet d'accueillir ce qui dans le sentiment du présent aiguise un appétit d'altérité. »

Si c'est cela l'histoire, si elle peut cela alors il n'est pas tout à fait trop tard.

Et pourquoi d'ailleurs se donner la peine d'enseigner sinon précisément pour convaincre les plus jeunes qu'ils n'arrivent jamais trop tard. Ma chance fut d'avoir de ces maîtres énergiques et bienveillants, des voix fortes et claires, irrésistiblement entraînant qui faisaient de l'histoire une science joyeuse. Je veux dire leurs noms car l'un est ici, Jean-Louis Biget (ENS St Cloud), l'autre n'est plus là Yvon Thébert. Je veux dire leurs noms, mais je ne peux pas les dire tous car ils sont trop nombreux et trop chers tous ceux qui ici ou ailleurs (il cite Daniel Roche), en Italie ou dans les Corbières, tous ceux donc, collègues, élèves et étudiants, amis, lecteurs, camarades, furent mes maîtres de passage.

On est pour l'essentiel ce qu'on a décidé à vingt ans. En tant qu'enseignant, on est redevable à la jeunesse. La nôtre, la vôtre, la leur, c'est elle qui nous oblige. Pour elle, on se doit de répondre aux appels du présent. Voici pourquoi si on me demande de choisir entre être démenti demain ou utile aujourd'hui, je préfère ne pas être inutile. Mais dans le même temps, j'espère avoir le courage de décevoir les impatients trouvant cette douceur inflexible dont parlait Nietzsche pour se tenir à l'écart, prendre son temps, devenir silencieux, devenir lent et se rendre insupportable à ce temps de hâte, de précipitation qui veut tout de suite en avoir fini avec tout.

Je sais pouvoir pour cela compter sur tous ceux que j'aime... mes parents, mes proches, mes amis, mes enfants, celle dont l'inflexible douceur tous les jours m'enchantent et m'appriivoise...

« **Nous avons besoin d'histoire car il nous faut du repos.** Une halte pour reposer la conscience, pour que demeure la possibilité d'une conscience - non pas seulement le siège d'une pensée, mais d'une raison pratique, donnant toute latitude d'agir. Sauver le passé, sauver le temps de la frénésie du présent : les poètes s'y consacrent avec exactitude. Il faut pour cela travailler à s'affaiblir, à se désœuvrer, à rendre inopérante cette mise en péril de la temporalité qui saccage l'expérience et méprise l'enfance. « Étonner la catastrophe », disait Victor Hugo, ou avec Walter Benjamin, se mettre en travers de cette catastrophe lente à venir, qui est de continuation davantage que de soudaine rupture.

Voici pourquoi **cette histoire n'a, par définition, ni commencement ni fin. Il faut sans se lasser et sans faiblir opposer une fin de non recevoir à tous ceux qui attendent des historiens qu'il les rassurent sur leur certitudes, cultivant sagement le petit lopin des continuités.** L'accomplissement du rêve des origines est la fin de l'histoire - elle rejoindrait ainsi ce qu'elle était, ou devait être, depuis ces commencements qui n'ont jamais eu lieu nulle part sinon dans le rêve mortifère d'en stopper le cours. Car la fin de l'histoire, on le sait bien, a fait long feu. Aussi devons-nous, du même élan, revendiquer une histoire sans fin, parce que toujours ouverte à ce qui la déborde et la transporte, et sans finalité, une histoire que l'on pourrait traverser de part en part, librement, gaiement, visiter en tous ses lieux possibles, désirer comme un corps offert aux caresses, oui, « demeurer en mouvement ».

En février 1967, Michel Foucault partait à Tunis pour fuir le bruit médiatique qui avait suivi la parution de «des Mots et les choses». Il s'installait à Sidi-Bou-Saïd, face à la mer. Il écrivait sa conférence sur «des espaces autres», cherchait une nouvelle stylisation de son existence, tentait de rejoindre son devenir grec. Il était face à la mer. Il lisait «la Révolution permanente» de Léon Trotski, mais il lisait aussi «la Méditerranée» de Fernand Braudel, et de plus en plus de livres d'historiens. Alors, dans une lettre, il s'exclame: « L'histoire, c'est tout de même prodigieusement amusant. On est moins solitaire et tout aussi libre ».

Je me souviens pourquoi j'ai choisi d'enseigner l'histoire : parce que j'avais d'un coup compris que c'était prodigieusement amusant.

Je me souviens combien il me fut en revanche long et difficile de comprendre qu'elle pouvait aussi se déployer comme un art de la pensée.

Je me souviens de la solitude, et de la manière de lui fausser compagnie, du désir de s'assembler et de se disperser.

Je me souviens qu'il y a des temps heureux où la mer Méditerranée se traverse de part en part, et d'autres, plus sombres, où elle se transforme en tombeau.

Et alors, à se tenir face à la mer, on ne voit plus la même chose. «Tenter, braver, persister»: nous en sommes là.

Il y a certainement quelque chose à tenter. Comment se résoudre à un devenir sans surprise, à une histoire où plus rien ne peut survenir à l'horizon, sinon la menace de la continuation ? Ce qui surviendra, nul ne le sait. Mais chacun comprend qu'il faudra, pour le percevoir, être calme, divers, et exagérément libre.